



DU 7 AU 13 MAI 1958



# Adolescents pendant la guerre civile, et ayant trop souvent côtoyé la mort les jeunes romanciers espagnols crient leur désir de vivre



• J. Goytisolo. • I. Manuel Gil.

par Maurice COINDREAU

• Elena Quiroga.

**A**PRES un quart de siècle d'éclipse presque totale, le roman espagnol sort enfin de sa léthargie, et tous ceux qui ont reçu le don de pouvoir comprendre — ou tout au moins goûter — ce qui nous arrive, et depuis tant de siècles, de la terre d'Espagne en éprouvent une joie profonde.

L'histoire n'est qu'une suite de répétitions. Aujourd'hui, c'est en Espagne que commencent à écrire ceux qui lors de la guerre civile n'étaient encore que des enfants. Ils ont entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Il est possible que la plupart ne se rappellent que vaguement les horreurs dont ils furent témoins. Mais, ce qui est devenu indistinct dans le conscient peut, dans le subconscient, avoir gardé toute sa précision. Or, leur subconscient est lourdement chargé. Enrichi serait un terme plus exact, car c'est de profondeurs ignorées parfois de lui-même que l'artiste tire les matériaux que son rôle est d'utiliser.

Ce n'est pas sans des raisons valables (et d'ordre purement littéraire) que ces jeunes Espagnols se trouvent en ce moment en train de conquérir, après l'Amérique du Sud qui leur fut toujours secourable, non seulement les pays d'Europe où les lettres sont honorées mais même les Etats-Unis qui, à moins que le snobisme ou les intérêts politiques n'interviennent et pressent le mouvement, se trouvent en général, en matière littéraire, de dix à quinze ans en retard.

## Une date : 1956

Je n'hésite pas à prendre l'année 1956 comme date de la rentrée du roman espagnol dans la vaste république des Lettres. Certes, bien avant cette date, des écrivains contemporains nullement négligeables avaient déjà franchi les Pyrénées. Certains ouvrages de Sebastian Arbo (1), Manuel Hedefonso Gil (2), Rafael Sanchez Mazas — pour ne citer que ces trois noms — avaient déjà paru, en France tout au moins. Mais ces livres isolés d'auteurs qui n'étaient plus jeunes n'avaient guère fait de bruit, sauf La Vida nueva de Pedrito de Andia de Sanchez Mazas (3) qui valut à son traducteur, Bernard Lestargies, le prix Halpérine Kaminsky en 1953. Le public ne soupçonnait pas encore les surprises que l'Espagne nous réservait.

C'est à Juan Goytisolo que revient l'honneur d'avoir ouvert la première brèche dans la sorte de rideau de fer qui coupait du monde extérieur les jeunes romanciers de sa génération. En 1956, son premier roman Juegos de manos, dans sa version française (4), fut le signal de la vague d'assaut. Derrière lui suivirent pêle-mêle Rafael Sanchez Ferlosio, Jesus Fernandez Santos, Ana Maria Matute, entraînant avec eux les meilleurs représentants de la génération qui les précède, la « génération de la guerre » composée d'écrivains qui touchaient à la majorité de la guerre civile éclata, et dont les noms étaient encore inconnus de la plupart des pays étrangers : Camilo José Cela, Miguel Delibes, Elena Quiroga, Suzana March, etc. Dans un avenir très proche, la critique internationale sera donc en mesure de dresser des échelles de valeur et surtout de faire ressortir les similitudes et les divergences qui unissent ou séparent ces deux générations distantes à peine d'une quinzaine d'années.

## Des auteurs et des œuvres

Dès à présent des caractéristiques apparaissent nettement. Le nouveau roman espagnol reste profondément espagnol. Loin de chercher à briser ses attaches avec le passé, il s'y raccroche. Camilo Cela, dans la ligne de Pio Baroja, continue la veine picaresque et va jusqu'à écrire un nouveau Lazarillo de Tormes. Dans Industrias y andanzas de Alfanhui (5), Rafael Sanchez Ferlosio transpose cette veine dans le domaine poétique. Tous, sans tomber pour cela dans un régionalisme facile, peignent les terres qui leur sont chères : la Castille chez Delibes, la Galice chez Elena Quiroga, la Catalogne chez Goytisolo. Ils connaissent le charme des campagnes et se penchent sur l'âme de leurs habitants. Elena Quiroga écrit Viento al norte et La Sangre (6) ; Delibes, El Camino (7) (si platement imité quatre ans plus tard par Francisco José Alcantara dans La Muerte le sienta bien a Villalobos) et Diario de un cazador ; Jesus Fernandez Santos, Los Bravos (8) et En la Hoguera ; José Castillo Puche, Con la muerte al hombro. Chez les représentants de la génération de la guerre on sera frappé par la fréquence de certains thèmes. Le thème des arbres, par exemple. José Maria Gironella intitule un de ses ouvrages Los Cipreses creen en Dios (9) ; Delibes, La Sombra del ciprés en alargada ; Elena Quiroga a construit La Sangre autour d'un vieux châtaignier à qui elle confie le soin de raconter les sombres drames dont il a été le témoin au cours de sa longue vie. Ce panthéisme druidique semble moins agir sur les auteurs plus jeunes. En revanche, ils sont beaucoup plus obsédés que leurs aînés par le petit monde des enfants. Et cela est bien naturel. Ne doivent-ils pas eux-mêmes presque tout à leur enfance ? Déjà Miguel Delibes (un des plus jeunes de la génération de la guerre puisqu'en 1936 il n'avait que seize ans) avait choisi comme protagonistes de La Sombra del ciprés es alargada deux jeunes garçons dont la tendre amitié forme la trame de la première partie. Trois enfants sont les héros de El Camino. C'est autour d'enfants également qu'il a composé deux admirables nouvelles La Mortaja et Los Nogales, les meilleures du volume Siestas con viento sur. Mais les grands interprètes de l'enfance sont Juan Goytisolo et Ana Maria Matute. L'exquise sensibilité de cette dernière, son sens inné de la poésie, lui ont permis non seulement de créer des types d'enfants entièrement nouveaux dans la littérature de son pays, petits êtres irréels à première vue, mais qui ne tardent pas à prendre une vérité d'autant plus hallucinante qu'elle les fait vivre le plus souvent dans des mondes de rêve — de cauchemar serait, dans bien des cas, un terme plus exact — seul décor qui leur convienne et rende leur étrangeté normale. Elle excelle tout particulièrement dans le conte (le chef-d'œuvre, dans l'unité d'une collection de récits-d'œuvre), dans la nouvelle (Fiesta al noroeste) ou dans le roman de courte dimension comme Pequeno Teatro dont chaque page est un ravissement (10). Il arrive que, dans ses ouvrages de plus longue haleine, l'unité du récit fléchisse : après un excellent début les enchantements perdent de leur pouvoir, soit parce que les personnages

sortent peu à peu de l'enfance et n'arrivent plus à transformer le monde où ils se débattent (dans Los Abel, par exemple) soit parce que l'auteur elle-même se sent moins à l'aise sur le chemin qu'elle parcourt ou cède à des conseils mal avisés. De là les inégalités qu'on relève dans En esta tierra, inégalités de même nature que celles qui étonnaient les critiques à l'époque où au début du siècle parurent les Claudine de Colette.

Les enfants de Juan Goytisolo diffèrent de ceux d'Ana Maria Matute. Comme eux pourtant ils sont poètes et créateurs de mythes. Ils aiment les déguisements, soit innocemment pittoresques (Pita, une des héroïnes de Fiestas), soit — et c'est le cas le plus fréquent — belliqueux et féroces, par jeu (le charmant petit Pancho dans El Circo) ou par cruauté pure et simple (les enfants sauvages de Duelo en el Paraiso (11) ou les petits Murciens de La Resaca (12). « Architectes de leurs féeries », comme dirait Baudelaire, ils s'évadent, mais dans des régions moins lointaines que celles où Ana Maria Matute entraîne ses étranges enfants ; aussi s'adaptent-ils sans effort à la réalité d'un monde où ils se plaisent à jouer les plus vilains rôles des adultes. Par suite, Juan Goytisolo n'a jamais eu à créer des décors spéciaux qui puissent s'harmoniser avec leurs avatars : les bois autour d'un village de Catalogne à la fin de la guerre civile, un faubourg de grande ville, forment pour eux des cadres parfaits. D'où la solidité de romans où l'auteur sait non seulement utiliser avec une adresse égale les ressources des transpositions poétiques, de la satire, de l'humour et de la brutalité, mais parvient à les amalgamer en une substance d'une unité parfaite en dépit de ses nuances multiples.

Le thème de l'enfance restera sans aucun doute un des apports les plus précieux des jeunes romanciers espagnols à la littérature de leur pays. A l'exception des petits picares, descendants de Lazarillo, l'enfant, jusqu'à nos jours, ne tenait pas grande place en Espagne, dans le domaine de la fiction. Et, dans les romans picaresques, au reste, il est beaucoup moins un enfant qu'un témoin, le censeur d'une société qu'il convient de flétrir. Il n'est donc pas exagéré de dire que l'attention qu'on lui porte depuis quelques années est un phénomène nouveau chez nos voisins.

## Attrait de la technique

Il faudrait enfin, pour rendre pleine justice aux jeunes romanciers d'aujourd'hui, faire ressortir le soin qu'ils donnent non seulement à l'affabulation, mais à la technique de leurs ouvrages. Dans ses précieuses Notas sobre la literatura española contemporánea, José Maria Castellet, l'érudite et courageux défenseur des « jeunes », reproche à la majorité des romanciers espagnols qui les ont précédés un manque de culture qui leur fait perdre le sens de la tradition et la curiosité pour les techniques étrangères. Il fait une exception en faveur de Camilo José Cela dont La Colmena (13) marque « l'incorporation espagnole dans le roman moderne ». Il est certain que nul mieux que l'auteur de La Familia de Pascual Duarte (14) et du Nuevo Lazarillo de Tormes ne connaît la tradition littéraire de son pays, et la technique de La Colmena semble indiquer qu'il n'ignore pas Aldous Huxley ni surtout Manhattan Transfer de John Dos Passos qu'il a pu lire dans la belle traduction de José Robles Pazos, parue en 1929. Imitation ? Non, certes. Disons plutôt assimilation. Pour qu'une abeille puisse donner du miel il faut bien qu'elle butine des fleurs. Un romancier inculte serait vite réduit à l'impuissance (la jeune littérature américaine en fournirait plusieurs exemples) et l'extrême variété de l'œuvre de Cela est l'expression de recherches multiples d'ordre technique par un cerveau plein de ressources et d'ingéniosité. Je dirais la même chose d'Elena Quiroga dont l'œuvre reflète une grande intelligence, une exigeante conscience professionnelle et un progrès constant dans la construction de romans où la technique semble être une de ses préoccupations majeures. Partie, en 1951 (Viento del Norte, prix Nadal, 1950) du roman régionaliste tel que le pratiquait, à la fin du siècle dernier, l'émule de nos naturalistes, la comtesse de Pardo Bazan, la voici arrivée à La Careta (15) dont la grande complexité de forme permet de mesurer le chemin qu'elle a parcouru. Ce n'est plus en effet aux Pazos de Ulloa que l'on songe en lisant cette puissante histoire si intensément dramatique, mais à The Sound and the Fury de William Faulkner. Et encore je ne voudrais pas qu'on me fit dire ce que je ne dis pas. Elena Quiroga n'imita pas Faulkner. Elle profite de ses enseignements, évitant ainsi, par une vitalité sans cesse renouvelée la dangereuse stagnation.

## Mais l'avenir ?

On pourrait encore bien moins reprocher à la génération de l'« après-guerre » un manque de curiosité pour les ouvrages de l'esprit et une indifférence à l'égard des questions de forme. Le contact est étroit entre la plupart des très jeunes et les manifestations les plus avancées de l'art romanesque international. Ils regardent le monde extérieur par des fenêtres grandes ouvertes (même s'il leur arrive parfois d'être obligés de les ouvrir en contrebande). Pour avoir, dans leur enfance, trop souvent côtoyé la mort ils ressentent aujourd'hui un ardent désir de vivre. Et comme, à leur âge, on ne saurait le faire sans éprouver, coûte que coûte, le besoin de s'exprimer, tout permet, en ce qui les concerne, d'envisager l'avenir avec la plus grande confiance. L'Espagne a en eux des enfants qui lui font honneur.

- (1) Tino Costa (Gallimard, 1954).
- (2) L'Enfer de Carlos Seron (La Table Ronde, 1954).
- (3) Pedrito de Andia (Plon, 1953).
- (4) Jeux de mains (Gallimard, 1956).
- (5) Inventions et pérégrinations d'Alfanhui (Gallimard, 1957).
- (6) La Sève et le sang (Plon, 1957).
- (7) A paraître aux Ed. Gallimard.
- (8) Les Fiers (Gallimard, 1958).
- (9) Les cyprès croient en Dieu (Plon, 1955).
- (10) Les œuvres d'Ana Maria Matute paraîtront aux éditions Gallimard.
- (11) Deuil au Paradis, en préparation aux éditions Gallimard.
- (12) Fiestas, El Circo, La Resaca forment une trilogie (à paraître aux Ed. Gallimard).
- (13) En préparation aux Ed. Gallimard.
- (14) La Famille de Pascual Duarte (Ed. du Seuil).
- (15) En préparation aux Ed. Gallimard.

**DELIBES (Miguel) : LE CHEMIN.**

Traduit de l'espagnol par M. G. Coindreau.

Collection « Du Monde Entier ».



Dans un petit village du Nord de la Castille, trois enfants, Daniel le Hibou, le fils du crémier, Roque le Bouseux, le fils de Paco le forgeron dont le poitrail puissant est comme celui d'un éléphant blessé, et German le Teigneux, le fils du cordonnier, découvrent peu à peu le monde et ses secrets. Leurs espiègleries ne vont pas toutefois jusqu'à leur faire mériter l'épithète d'enfants terribles : selon M. G. Coindreau, ils seraient plutôt du type « bon petit diable ». C'est par leurs yeux que l'auteur voit tous les habitants du village : don José le curé, qui est un saint, les Guignes, vieilles filles acariâtres, et les Lapines, demoiselles des postes, don Ramon le pharmacien-maire, Pancho le Mécréant et Gerardo l'Indien qui a émigré en Amérique, etc.

Sur tous ces personnages, nous ne savons ni plus ni moins que ce que les enfants eux-mêmes pourraient nous dire, depuis la chute d'un jour jusqu'au lever du jour suivant, entre lesquels se passe cette histoire, toute faite de réminiscences.

Mais s'agit-il d'une « histoire » ? C'est bien plutôt un tableau plein de malice et de poésie qu'a voulu brosser l'auteur de *Sissi, mon fils adoré*. Quant au « chemin » qui lui sert de titre, c'est celui que le Seigneur a tracé pour chacun de nous. Malheur à qui s'en écarte, comme va le faire Daniel que son père envoie étudier à la ville, alors que son chemin était de rester au village...

On retrouve dans ce livre charmant les qualités de réalisme et d'humour du précédent roman de Délibes — mais aussi une poésie, un romanesque tendre qui sont l'autre veine du grand talent de l'auteur, l'un des plus appréciés de sa génération, celle qu'on est convenu d'appeler « génération de la guerre civile ».

MIGUEL  
DELIBES

INDA

Arts du 25 au 31 mars 1959

JUSQUE vers 1950 on pouvait avoir l'impression que le roman espagnol s'enlisait dans l'académisme, et le meilleur critique de notre temps en Espagne, José Maria Castellet dénonçait encore il y a quelques années le « handicap » du roman en Espagne, une coupure totale avec la réalité moderne et la sensibilité moderne : « La vérité est que de l'*Ulysse* de Joyce aux *Palmiers sauvages* de Faulkner, en passant par la trilogie « U. S. A. » de Dos Passos et les romans de Moravia, Sartre ou Hemingway, et par tout le théâtre moderne anglais, américain ou français, de tout cela, un écrivain espagnol pourrait difficilement trouver un exemplaire dans les librairies de son pays.

Et pourtant, voici depuis une décennie à peu près, une floraison romanesque qui n'a peut-être pas d'égale dans les autres pays européens, et qui, précisément, semble avoir retenu les leçons de Joyce, Faulkner, Dos Passos, Moravia, Sartre, etc. Cet art nouveau est un réalisme sobre ; sans phrases, familier dans le détail, hautain dans la conception et l'intention. Celui dont les films de Bardem, et

surtout l'admirable *Calle mayor*, pourraient donner une image : un monde clos, des êtres normaux, brutaux, moyens, pittoresques un peu, méchants beaucoup, mais quotidiens. Et surtout pas de tricherie, point de faux dramatisme ni d'histoires compliquées. Nous sommes loin, il faut le dire, du roman français, où la plupart des personnages sont intellectuels, et le laissent sentir. Et si ce ne sont pas les personnages, c'est le sujet... Au contraire, dans *Les eaux du Jarama* (Gallimard) de Rafael Sanchez Ferlosio, pas le moindre clin d'œil entre l'auteur et le lecteur. Simplement un fait divers, à la fin du livre, et ces paroles un peu vulgaires, et ces gestes vains qui font un dimanche après-midi dans la banlieue populaire de Madrid.

Il nous arrive souvent, sur la route, de dépasser rapidement un de ces bistrotts — même pas une guinguette — où quelques apprentis font les fanfarons sur des motos, sans bien savoir que faire et où aller, rient avec les filles, sans en avoir tellement envie, mais parce que cela se fait le dimanche, et qu'il fait soleil. C'est là une petite bulle de

vie que nous laissons vite derrière nous, car elle nous semble insipide. L'œil de l'automobiliste classe rapidement la chose, ces garçons sont un peu bêtes, un peu vulgaires et, au fond, ils s'ennuient en faisant les fiers. Avec des gestes vifs et exagérés, en somme toute la lourdeur pataude du paysan le jour du repos dominical... Mais, intellectuels pressés, nous avons sans doute tort, car la vie humaine, la pâte de la vie humaine, les gens et les jeunes gens de notre temps, c'est cela.

Et à ces incultes, ces sans-grade, mécanos endimanchés et vendeuses en rupture de magasin, Sanchez Ferlosio sait nous intéresser, nous identifier même avec eux, en évitant de les commenter, en livrant leurs pauvres dialogues, leurs exclamations, leur jargon, leurs vantardises. C'est un dimanche bruyant et morne, sur les rives du Jarama ; presque rien, une dispute, et une fille qui se noie dans le fleuve. La vie et l'ennui, avec beaucoup de relief, mais un ennui qui n'est ni métaphysique ni aristocratique, le pauvre ennui des employés. On songe au film italien *Dimanche d'août*...

Partout, dans cette généra-

tion, l'âpre sobriété, la vie des humbles sans phrases, rêche comme un mauvais vin. On la trouvait, urbaine et populaire aussi, dans *La ruche* de Cela (Gallimard), paysanne et brutale dans *Les fiers* de Jesus Fernandez Santos (Gallimard) ou dans *Les chemins de la nuit* et *Sur les pierres grises* de Sebastian Juan Arbo (Albin Michel). Il y a là une génération prédestinée, dont fait partie Bardem, et même une « école ». La plupart de ces écrivains ont obtenu le Prix Nadal de Barcelone, qui n'est pas un simple Goncourt espagnol, mais le pavillon d'un art nouveau. Sofia Verlosio — la femme de Rafael Sanchez Ferlosio — l'a obtenu en 1957 pour *Entre les rideaux*. Et comment oublier *Jeux de mains* (Gallimard), de Juan Goytisolo, où l'on retrouve la même tendance à la froide et réaliste cruauté dans la peinture de la jeunesse urbaine sans but et sans foi, en proie à l'ennui ?

Deux écrivains moins sévères, dans la même génération, mêlent quelque sentimentalisme au réalisme dur : Ana Maria Matute (*Les Abel, Fête au Nord-Ouest, Le temps*), et Miguel Delibes dont *Le Chemin*, que vient de traduire M.

E. Coindreau — découvreur des « violents » espagnols après les « violents » américains — reste la peinture d'un milieu humain, étouffant et rude, existences closes et ardentes, soleil, pierres et sables. C'est un de ces villages d'Aragon, aux maisons basses, parfois garnies de jalousies de bois, aux murs blancs ou peints de bleu (contre les mouches ?), un peu poussiéreux au milieu des plateaux arides, dans une vallée un peu irriguée. Des gamins, des vieilles filles, des amoureux, un curé, un forgeron athlétique, un cabaretier mécréant. Des tragédies aussi, âpres, sèches, amorces de drames faulknériens, comme celle de la fille qui, n'ayant pu se faire aimer du manchot, qui en épouse une autre, se met nue le jour des noces devant tout le monde, et se jette dans le gouffre...

Un peu de sensiblerie aussi dans *Le ravin*, de Nivaria Tejera (Julliard), dont on a déjà beaucoup parlé. Nivaria Tejera est née à Cuba, mais elle a vu les débuts de la guerre civile aux Canaries. C'est également le récit d'un enfant, poignant, réaliste mais brouillé par cette pellicule d'eau et d'innocence qui recouvre les yeux des enfants. Un réalisme d'eau de source. Pourtant cet art sait charmer : violent et attendri, il unit admirablement deux tendances et, comme dans *Le chemin*, la synthèse ne manque pas de séduction. C'est plus facile, plus abordable, parce que, en plus de la vie, il y a des sentiments. A ceux qui n'ont pas peur d'un monde cruel, il faut alors conseiller les grands livres secs et brûlants de Ricardo Fernandez de la Reguera, de Sebastian Juan Arbo de Jesus Fernandez Santos, de Goytisolo : un monde de craie et de vin, d'absurdité et de vie grouillante, où le destin ne sonne que deux fois. Ce monde de James Cain et de Faulkner qui nous a appris que l'angoisse des raffinés ne peut se lire que chez les êtres apparemment plus simples mais transposé d'une Amérique élémentaire, sotte, inconsciente, dans un vieux pays brûlé où les âpres, les durs, les fiers, les frustes, ont dans leur sang épais comme un mélange de finesse.

R.-M. ALBERES

200 pages  
d'humour noir

JACQUES  
LANZMANN



LA VIE DE SIR ALEXANDER  
**FLEMING**

par  
**André MAUROIS**  
de l'Académie française

C'est la vie de la recherche scientifique que autant que la vie du grand savant écossais, inventeur de la pénicilline qu'avec un art consommé a peint André MAUROIS

HACHETTE



**LE POPULAIRE**  
11, rue Lafayette-IX<sup>e</sup>

**DIMANCHE**

**12 AVRIL 1959**

**La vie des lettres**

**LE CHEMIN** \*

**MD**

*de Miguel Delibes*

**D**ANIEL le Hibou, le fils du crémier, qui a onze ans, passe une nuit blanche. Demain matin, il doit quitter le village, s'en aller vers la ville pour y « étudier », pour « progresser ». Il est triste et inquiet. Il sent que ce départ provoquera une cassure, que la volonté de son père — à laquelle il ne peut s'opposer — l'éloignera dangereusement du « chemin que le Seigneur avait tracé pour lui ». En ces derniers instants, les choses, les êtres de la petite vallée du nord de la Castille où le village est situé, affluent à sa mémoire et à son cœur, le pénètrent. C'est une fusion totale, exaltante et, en même temps, douloureuse.

Daniel le Hibou a deux amis : Roque le Bouseux, le fils du forgeron et German le Teigneux, le fils du cordonnier Roque et un costaud comme son père, et un bagarreur ; German est un spécialiste des nids et des oiseaux. Tous trois, opérant dans le village, provoquant la nature et les hommes, vont, à travers leurs espiègleries, leurs petites expériences, découvrir les secrets, les splendeurs et les tragédies de la vie. C'est par leurs yeux, en principe, que le lecteur voit

le mouvement et les personnages de cette histoire. Mais l'auteur a beaucoup mûri leurs caractères et leurs pensées, surtout pour Daniel le Hibou, personnage central. Et une profonde sagesse se dégage de cette chronique d'un village.

C'est d'abord le sens de l'individu, de la complexité de chaque type humain. Un village est tout un univers pour ceux qui savent voir et entendre : don José, le curé, Pancho le mécréant, Paco l'hercule, Gerardo l'Indien, les Guignes puritaines, Mica la jeune fille idéale, Sara la méchante, Uca la petite fille aux taches de rousseur, Josefa la passionnée... chacun de ces êtres a une vie si curieuse, même quand elle est irritante ! Les enfants observent, agissent et font des commentaires. Lutins facétieux, il leur arrive — juste retour des choses — d'intervenir dans les affaires des grands. Parfois même, ils les déterminent. Les pages, parmi les plus savoureuses de ce livre, racontent comment une de leurs farces aboutit au mariage de Sara, et du Pion et comment cette circonstance fut au moins profitable au frère de Sara, Roque le bouseux.

Ils ont aussi la révélation que tout est possible dans la vie. Quino le manchot était veuf, et une femme

amoureuse de lui s'était noyée par désespoir. Quino semblait voué à la solitude, à l'ombre. Or un incident extraordinaire le jette dans les bras de la Guigne qui semblait elle-même vouée à la sacristie, au célibat nourri de mortifications.

Ce livre déborde de la passion de la vie et comme Miguel Delibes est espagnol, la mort frappe souvent, mais comme pour ajouter un parfum, une musique étranges à ce qui est.

Et les personnages sont accordés au décor. Daniel le Hibou nous fait entendre les voix secrètes qui montent de la vallée, qui se dégagent des maisons blanches, des prés, de la rivière.

Lisez « Le Chemin » : il vous amusera et vous enrichira.

Henry THIMONIER.

Gallimard, 280 p., 850 fr. (traduit de l'espagnol par M.E. Coindreau)

Tous les ouvrages dont il est rendu compte ou qui sont mentionnés dans cette page sont en vente à la LIBRAIRIE DES MUNICIPALITES, 7, rue Frochot, PARIS (9<sup>e</sup>).

# MIGUEL DELIBES romancier espagnol (de Valladolid) découvre à Paris une ville sans préjugés 5

**L**A jeune littérature espagnole est défrichée en profondeur depuis quelque temps par nos traducteurs. C'est que la génération des moins de quarante ans a bien travaillé. Un de ses représentants les plus significatifs, Miguel Delibes, est venu passer dix jours à Paris.

— Je serais venu plus tôt, me dit-il, pour la publication de la traduction de mon roman *Le Chemin*, chez Gallimard,

trait aux teintes cruelles d'un riche égoïste de 1917 à 1937.

Miguel Delibes est un auteur comblé. Il a accumulé les prix littéraires : le prix de l'Académie espagnole de littérature, le Prix national de littérature. Un télégramme de Madrid vient de lui apprendre que le prix Nadal — l'équivalent de notre Goncourt — lui a été décerné cette semaine.

Professeur d'histoire de la culture à

"Le Figaro Littéraire" 2 Mai 1959



(Photo René Parl, Le Figaro Littéraire.)

si un de mes cinq enfants n'était tombé malade.

C'est Maurice-Edgar Coindreau qui se fait le prospecteur de la littérature espagnole — et de langue espagnole — après avoir été celui de la littérature américaine. Il est, avec Mme Reille, le traducteur de Miguel Delibes. Mais deux romans seulement, sur les dix qu'a publiés Delibes, ont paru chez nous : *Le Chemin*, qui est l'histoire de trois jeunes garçons de dix ans dans un petit village de Castille, et *Sisi*, le por-

l'école de commerce de Valladolid, il part, ses cours terminés, le fusil de chasse à l'épaule, pour la campagne castillane. Il vit parmi les paysans. Son prochain roman évoquera la vie difficile des terriens.

— L'Espagnol vit les yeux fixés vers le ciel dans l'attente de la pluie, me dit-il.

Miguel Delibes (trente-huit ans) se demande s'il n'est pas un descendant de notre compositeur Léo Delibes. Il est d'origine française : son grand-père, un Toulousain, était venu en Espagne pour construire une ligne de chemin de fer. Mais l'auteur du *Chemin*, jusqu'à ce voyage, n'avait traversé Paris qu'en coup de vent.

— Mes impressions sur votre capitale ? Il me semble que c'est la ville du monde où il y a le moins de préjugés.

Mme Delibes m'explique pourquoi : le jour de son arrivée, elle a vu à la terrasse d'un café de Saint-Germain-des-Prés un homme assis dans un fauteuil, nu jusqu'à la ceinture.

Oterai-je ses illusions au romancier en lui révélant que cet homme sans préjugés était un figurant devant l'écran de la télévision ? — Pierre Mazars.

# MIGUEL DELIBES A PARIS <sup>6</sup>

Propos recueillis par Claude COUFFON



J'AI retrouvé Miguel Delibes en compagnie de Juan Goytisolo, à « L'Espérance », ce petit bistrot de la rue de l'Université où viennent faire escale les romanciers échappés des maisons d'édition voisines, Gallimard et Julliard. Delibes est un homme d'une élégance sobre, au visage régulier, brun, avec des yeux gris-bleu qui semblent retenir un rêve éternel de tendresse.

L'auteur du *Chemin* (1) et de *Sissi, mon fils adoré* (qu'il ne faut pas confondre avec l'insipide navet cinématographique du même nom) est né à Valladolid le 17 octobre 1920. C'est dans cette grande ville de Castille, qui fut durant un certain temps capitale de l'Espagne, qu'il a passé sa jeunesse studieuse et exerce maintenant la fonction de professeur d'Histoire de la Culture à l'École de Commerce. Sa vocation littéraire a été relativement tardive puisque son premier roman, *L'Ombre du cyprès*, a été écrit en 1946.

— J'étais dans la nécessité de m'assurer d'abord une situation. En Espagne, on devient professeur après une longue suite d'examens, liés à des études absorbantes et qui laissent tout le temps qu'elles durent dans l'angoissante incertitude du résultat. Par contre, depuis que je suis professeur, je dispose d'importants loisirs. J'ai commencé par m'intéresser au dessin et j'ai publié des caricatures dans les journaux. Je suis venu au roman parce que je sentais le besoin d'exprimer une vieille inquiétude : la vie exige de l'homme d'abandonner ou d'être abandonné ; elle n'est souvent qu'un mauvais compromis, une triste concession. Dans cette idée, j'ai écrit *L'Ombre du cyprès*, qui a obtenu, en 1947, le Prix Nadal.

— Votre roman, *Le chemin*, qui vient d'être admirablement traduit en français par M.-E. Coindreau, est un livre dont les héros sont des enfants. Est-il lié à des souvenirs de votre enfance ?

— Oui, en un certain sens. Mon grand-père, un ingénieur français de Toulouse, était venu en Espagne pour construire le chemin de fer du Nord, entre Reinosa et Santander. Dans le petit village de Molledo Portolin, il dut prolonger le temps de son séjour devant les difficultés que présentait le percement d'un tunnel de montagne. C'est là qu'il connut ma grand-mère et se maria. Durant toute mon enfance, j'ai passé mes vacances à Molledo Portolin. C'est ce village qui sert de cadre à mon roman. Mes personnages, bien sûr, sont créés de toutes pièces, mais les principales anecdotes du livre sont liées à des observations personnelles de cette époque.

— Quelle a été votre intention profonde en écrivant *Le chemin* ?

— Simplement évoquer, en la romançant, la seule étape de la vie qui, à mon sens, s'écoule sans ennui : l'enfance. Ce qui est terrible, c'est qu'à cet âge nous ne nous rendons pas compte de notre bonheur

et que nous vivons dans l'impatience de devenir des hommes. En écrivant *Le chemin*, je me suis évadé totalement de l'époque actuelle pour revivre, mais cette fois-ci en toute conscience, les heureuses impressions de l'enfance. Mon intention a été de réveiller chez le lecteur le souvenir des années qui s'en vont si vite et qui constituent la valeur suprême de notre existence.

— Le personnage principal de votre roman *Sissi* (2) est lui aussi un enfant. Il semble toutefois que, par le thème, nous soyons assez loin de l'insouciance dorée des sympathiques garnements du *Chemin* ?

— Avec *Sissi*, j'ai tenté de dénoncer certains faits historiques extrêmement pénibles de la vie de mon pays. *Sissi* est une victime des péchés d'autrui, péchés qui remontent à plusieurs générations. En même temps, j'ai voulu fustiger le malthusianisme et l'égoïsme de ce type si universel, aujourd'hui fort heureusement en décadence, du grand bourgeois vide et superficiel qui, cependant, se considère comme le nombril du monde.

— Quelle est votre conception du roman ?

— Pour moi, l'essentiel d'un roman est dans ses personnages. La richesse en nuances des caractères est en définitive ce qui donne au récit sa consistance et au thème sa vraisemblance. L'individu ainsi présenté doit refléter les problèmes sociaux de l'époque dans laquelle il vit. Ce qui ne signifie pas que je défende les romans à thèse ni même que je m'incline devant eux. Extraire une thèse ou une leçon d'un roman est un travail qui incombe au lecteur.

— Que pensez-vous de ce qu'on appelle déjà « la renaissance du roman espagnol contemporain » ?

— Nous assistons incontestablement en Espagne à un nouvel épanouissement du roman, stimulé peut-être par les prix littéraires, ces prix qui entretiennent par ailleurs chez le lecteur une certaine confusion. Mais pour l'instant, cette renaissance est plus quantitative que qualitative. Les romanciers espagnols contemporains sont très nombreux, et comme la plupart n'ont pas encore atteint la quarantaine, il est difficile de se prononcer. Il est permis d'espérer qu'au moins une demi-douzaine d'entre eux laisseront leur trace dans les lettres espagnoles. Après tout, c'est à peu près le nombre de survivants que nous a légués la fameuse « génération de 98 ». Plutôt que d'une renaissance, il serait donc mieux de parler d'un mouvement prometteur...

— A quoi travaillez-vous actuellement ?

— On vient de publier en Espagne mon dernier roman : *La feuille rouge*. J'y étudie le thème de la solitude de l'homme durant les dernières années de sa vie. Maintenant je prépare un roman sur la vie ingrate des paysans de Castille, dans ce demi-désert auquel seule l'abnégation d'une poignée d'hommes réussit à arracher chaque année, après d'innombrables sacrifices, quelques fruits mesquins. En résumé, c'est tout le problème de l'agriculture castillane que j'ai voulu évoquer, autrement dit le problème capital de l'Espagne.

(1) Gallimard.

(2) Bonne traduction de J.-Francis Reille (Gallimard).

# ESPAGNOLS, METIS ET INDIENS

LE CHEMIN, par Miguel DELIBES (Gallimard) — LA LIMACE, par Gabriel CASACCIA (Gallimard)

CHOLOS, par Jorge ICAZA (Seuil)



AMD, 32, 6, 1

La nostalgie, la tristesse, la noirceur de la vie constitueraient-elles les thèmes essentiels des littératures de langue espagnole ? Trois romans traduits récemment sembleraient le prouver. Pourtant Miguel Delibes, Gabriel Casaccia et Jorge Icaza sont respectivement Espagnol, Paraguayen et Equatorien. Ils n'ont pas le même âge et leurs livres ne furent pas écrits à la même période puisque *Le Chemin* date de 1950, alors que *Cholos* fut composé en 1938. En dehors de leur tonalité, le seul point commun que l'on puisse, de prime abord, trouver à ces trois œuvres est qu'elles se situent toutes à la campagne.

Dans sa préface à *Sissi, mon fils adoré* (1), Maurice-Edgar Coindreau disait de Miguel Delibes (2) que ses deux premiers romans marquent les points extrêmes d'une oscillation dont les pôles sont d'un côté, une sentimentalité qui touche à la sensiblerie, un romantisme facile et quelque peu désuet ; de l'autre, un goût très prononcé pour les détails d'un réalisme cru... *Sissi* appartenait très nettement à cette deuxième tendance. *Le Chemin* (roman de 1950, donc postérieur de trois ans à *Sissi*, bien que traduit après), est un assez heureux mélange des deux tendances. La vision est ici celle d'un gamin de onze ans. Lors de la dernière nuit passée dans son village natal, avant son départ pour la ville où son père l'envoie préparer son baccalauréat pour « progresser », Daniel surnommé Le Hibou se remémore tous les menus faits qui lui rendent plus chère sa vie passée. Il y a donc une pointe de sentimentalité et cette crudité naïve du langage qui sont le propre de l'enfance. Mais jamais l'auteur ne semble intervenir pour orienter cette rêverie au cours de laquelle surgissent les visages des deux amis de Daniel : Roque le Bouseux et German le Teigneux, mais aussi ceux de la plupart des habitants du village.

*Le Chemin* est donc une chronique le plus souvent alerte, parfois teintée de regret et d'un petit rien de tristesse. Les blagues que font le joyeux trio, les potins dont l'enfant saisit peu à peu le sens lorsqu'il cesse d'être un petit garçon, les événements qui éveillent la curiosité des villageois constituent la trame de ces réminiscences. Daniel qui préférerait n'être pas grand et ne pas progresser évoque avec un plaisir que le lecteur ne saurait refuser de partager, tout ce qui a fait la vie du village durant les six années où, connaissant les desseins de son père, il semble avoir emmagasiné les souvenirs. Ce qui donne une extrême justesse de ton au roman, c'est que l'angle de vue demeure toujours celui d'un gosse de onze ans et que tout le système de références de Daniel est celui d'un vrai petit campagnard. Aux idées toutes faites et bien admises (le curé est un grand saint, il est bien étrange que la Guigne aînée, grande et sèche comme un mat de cocagne, ait décidé de se marier à cinquante ans...) s'ajoutent des réactions personnelles, d'abord élémentaires (admiration pour la force de Paco, le maréchal-ferrant), puis plus complexes à mesure que l'enfant grandit (désir de sauvegarder son amour-propre ; évolutions de ses premières amours de gamin sentimental, un moment ébloui par la belle et riche Mica ; et surtout cet embryon de méditation sur la mort qui naît brusquement après l'accident survenu à German le Teigneux).

Daniel pense plus souvent aux sentiers où ses amis et lui ont découvert un oiseau, aux coins où ils ont joué, à l'endroit où un drame a eu lieu, qu'au paysage proprement dit. *Daniel le Hibou*, écrit Miguel Delibes, s'arrêtait fréquemment à regarder les ruelles sinieuses, la place avec ses bouses et ses cailloux ; les moroses édifices conçus seulement dans un but utilitaire. Mais cela ne l'attristait nullement. Les rues, la place, les édifices ne faisaient pas un village. Ce qui faisait un village, c'était ses hommes et son histoire. Aussi l'enfant est-il surtout atten-

tif aux manifestations de la vie. Mais la nostalgie créée par son proche départ adoucit les teintes, gomme la violence et les peines, laissant seules en pleine lumière les paroles du curé qui rappelle qu'il ne faut pas s'éloigner du chemin que le Seigneur a tracé pour nous. Et Daniel est persuadé que son chemin à lui ne passe pas par la ville où son père l'envoie progresser. Cela ressemble plus à une idée d'auteur qu'à une réaction enfantine. C'est la seule fautive note dans ce charmant petit roman.

AREGUA, village du Paraguay proche d'Asuncion, que peint Gabriel Casaccia dans *La Limace* n'a pas les tons pastels du bourg de Castille. La grisaille, la noirceur y règnent, accentuées par les traces de bave qu'y laisse la Limace, surnom donné à une vieille fille felleuse, dona Angela. *Tartufe femelle*, dit-on d'elle dans le prière d'insérer. Oui, mais à vrai dire, la plupart des personnages sont, peu ou prou, des tartufes. Ramon Fleitas, né de mère indienne et de père inconnu dans un village de la Cordillère, cache ses origines et voile sa médiocrité sous une pseudo-vocation littéraire ; ivrogne, combinard, voleur, escroc, il ne sait exercer sa profession d'avocat qu'aux dépens des payans. Autre beau spécimen de la corporation, le docteur Britez exploite l'ignorance juridique d'une femme, d'un de ses amis et de pas mal d'autres gens. Quant au troisième avocat — il semble qu'il y en ait pléthore au Paraguay — Félix Cardozo, le beau-père de Ramon, il est certes plus honnête que les deux autres, mais enfin... Willy Espinoza, lui, relèverait de la psychanalyse. Ah ! s'il n'avait pas eu ce ridicule prénom, que n'aurait-il réalisé ! Mais avec un tel handicap, il ne peut, comme les autres, qu'être un piètre individu : dénonciateur, hypocrite, envieux, voleur et assassin en puissance. Quinones, le directeur d'école communiste, outre qu'il est un ivrogne — on boit beaucoup au village — se coalise avec la Limace pour attaquer lâchement le curé (opération politique qui semble très subtile à Gabriel Casaccia). Quant à dona Angela, c'est un corbeau de la plus belle espèce, haineuse, jalouse, toujours prête à trahir ceux à qui elle prodigue les plus grandes manifestations d'amitié, mais concentrant toutefois la quintessence de sa hargne sur sa sœur et le curé.

Les personnages qui éveillent la sympathie sont rarissimes. La figure pâlotte d'Adela, la femme de Ramon, est surtout pitoyable comme l'est le pharmacien Salvado. Clara, la sœur d'Angela, vieille coquette qui occupe ses loisirs, un verre d'anis dans une main, un livre érotique dans l'autre, n'est supportable qu'en raison de la persécution dont elle est victime. Que reste-t-il, en somme ? Le père Rosales, curé peu conformiste, au verbe haut et qui, malgré une vitalité peu commune, est brisé par les ruses de dona Angela et meurt sans même pouvoir réaliser son vieux rêve : rentrer dans sa Galice natale. Il est le seul à sembler voir la misère environnante. Son cœur, dit Casaccia, se serra de tristesse en voyant ces gamins sous-alimentés, et ces ranchos d'aspect africain, avec leur toit de paille et sans murs... Il est aussi le seul à sentir l'immense tristesse du village (depuis qu'il avait la responsabilité

de la paroisse d'Aregua, il souffrait du mal de tristesse comme d'autres ont mal à la tête ou au foie) mais aussi l'incroyable injustice qui règne dans le pays (il pensa qu'au Paraguay, tous ceux qui faisaient figure de grands hommes étaient surtout grands par leur médiocrité). L'auteur nous laisse deviner à quel point les paysans sont exploités, quel est le sort des jeunes paysannes placées comme servantes — pour peu qu'elles soient jolies — à quel point la corruption règne à tous les échelons (escroquerie, usure...). Certaines choses me paraissent toutefois fort obscures : pour quoi, par exemple, est-ce le docteur Britez qui défend l'instruction populaire contre ce père Rosales qui nous est présenté comme si sympathique alors que l'obscurantisme semble être un fléau. D'autre part, du point de

par  
Anne VILLELAUR

vue romanesque, cette façon de ne mettre l'accent que sur des individus répugnants enlève une bonne part de crédibilité au livre. Le style assez terne, — les monotones accès de violence de Ramon accentuent le ronron — nous donne bien l'impression de nous vautrer dans la médiocrité, mais il nous amène aussi à nous désintéresser assez vite de tout ce beau monde. Le Paraguay, n'est-ce vraiment que cela ? Ou Aregua est-il un village modèle-repoussoir et y aurait-il, dans ce roman, quelque thèse ? Mais laquelle ?

Si l'on voulait raconter en quelques mots *Cholos* de Jorge Icaza, on pourrait dire que c'est l'histoire du chemin que parcourt un métis équatorien avant d'arriver à admettre et à comprendre que l'Indien est un homme. Et pourtant rien n'est plus loin du roman à thèse — genre que je déteste — que cette œuvre riche, puissante, violente, avec des pages de douceur inattendue qui côtoient des scènes hallucinantes de cruauté. *Cholos* est — on n'a pas si souvent l'occasion de le dire — un grand livre dont la beauté est bouleversante. Cela n'étonnera d'ailleurs pas les lecteurs de *La Fosse aux Indiens*.

L'action de ce roman bref — moins de trois cents pages — se déroule en une vingtaine d'années et l'on pourrait craindre que Jorge Icaza ait adopté ce rythme haletant pour nous donner une sorte de digest de la vie des nombreux personnages qui occupent le centre du livre. Ce n'est pas le cas. L'auteur s'est attaché à un certain nombre de moments critiques des existences qu'il décrit. Il est évident que de nombreux passages constituent de véritables nouvelles que l'on peut concevoir détachées de l'ensemble. Le cas le plus typique est la poursuite engagée par un vieux propriétaire terrien fier de son sang pur de tout métissage contre les Indiens qui rompent le contrat qui les liaient à lui. L'homme

est à cheval dans la forêt, cerné par le bruit des tambours et des flûtes de ses anciens esclaves. Il avance revolver au poing, tirant dans la direction du bruit qui prend figure de symbole et brusquement se sentant pris de panique, seul, quand cesse la musique. Ce pourrait être effectivement une nouvelle, cela peut aussi apparaître comme un morceau de bravoure ; mais, dans le mouvement de l'œuvre, c'est une scène d'une intensité d'autant plus insoutenable qu'elle s'insère dans un contexte dramatique.

En fait, c'est bien le mouvement, la progression, l'évolution de l'œuvre, des idées, des personnages qui font la puissance de *Cholos*. Ce ou ceux qui bougent, qui avancent nous font mesurer la stagnation des autres, la survivance des coutumes, la force des vieilles lois qui, même abrogées, conservent tout leur poids. Le roman se situe au moment où les gros propriétaires de type traditionnel, fiers de la pureté de leur sang, sûrs de la solidité de leur toute-puissance sont balayés par certains métis, les *Cholos*, qui prennent en main les leviers de l'Etat, instaurent leur propre méthode de corruption. Désireux de se venger des brimades que leur part de sang indien leur a fait subir, ils ruinent les propriétaires type Braulio de Penafiel tout en continuant à exploiter les Indiens. Alberto Montoya, métis de très basse origine, a pu acheter une hacienda grâce à l'héritage que lui a laissé le curé qui l'a élevé. En réaction contre ce curé et grâce à une conversation qu'il a entendue lorsque, tout jeune, il a fui pour rompre son esclavage, Montoya est devenu hérétique. Par nécessité — il ne réussit pas à trouver des Indiens libres de contrat pour assurer la marche de son hacienda — il s'est montré partisan de l'abolition du contrat de travail qui faisait d'un Indien un esclave. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs d'admettre parfaitement que sa maîtresse, Alexandrine, se soit constituée, sous prétexte d'adoption, un petit troupeau d'enfants indiens esclaves. Montoya est un esprit pratique. Il n'est pas un de ces hérétiques qui luttent pour la liberté et son opposition à la religion cesse lorsque, sa situation faite, il juge de bon ton d'avoir quelques rapports avec le curé et même de laisser accréditer que les processions, en principe interdites, peuvent donner lieu à des miracles : sa propre conversion.

Face à un Montoya : une masse d'Indiens amorphes, soumis par des années et des années d'esclavage, persuadés qu'il faut admettre les raisons du maître, se plier à sa volonté et même à ses fantaisies, flatter, courber l'échine et, si besoin est, abonder dans le sens du patron. Plongés dans un obscurantisme entretenu par les propriétaires, le curé, abruti par l'alcool qu'on leur donne d'autant plus volontiers qu'il est un moyen de les soumettre davantage, ils apparaissent rampants et malléables, capables d'attaquer un majordome dans l'ombre mais incapables de se solidariser avec ceux d'entre eux qui font un geste de révolte. Et encore ce geste est-il le plus souvent instinctif, comme celui qui pousse José Chango à brandir sa machette pour protéger son beau-père roué de coups par Montoya.

Entre Montoya et les Indiens : les majordomes et des métis comme Léopold le Guagcho, fils jamais

reconnu de Penafiel et d'une pauvre servante indienne. Des métis qui n'ont pas réussi, mais qui sont les meilleurs exécutants des ordres du maître. Corrompus, voleurs au petit pied, dictateurs à l'échelle de l'hacienda, aigris et prêts à se venger sur les pauvres des affronts infligés par les puissants, ils sont, comme le Guagcho, les chiens de garde rêvés pour surveiller les travaux tandis que le maître va à Quito mener une vie digne de sa récente promotion sociale.

Si l'on tente de résumer le roman de Jorge Icaza, on ne peut que mettre l'accent sur l'aspect social et politique de l'Equateur, sur l'évolution de la situation pendant vingt ans. Il est vrai que les grandes lignes s'en dégagent avec netteté dans *Cholos* et que ce livre écrit en 1938 nous permet de comprendre la constante fermentation qui règne en Amérique du Sud. Cette fresque — ici, on ne peut guère employer un autre mot — ne se dessine pas cependant aux dépens de la psychologie des divers personnages. Ni Penafiel, ni Montoya, ni le Guagcho, ni le « bon » curé Caceres ne sont réduits à la sécheresse d'un type. Certes, ils sont presque totalement antipathiques. On ne se sent guère porté à l'indulgence vis à vis de ce tartufe en soutane de Caceres qui, après avoir exhorté les Indiens à la soumission et à l'obéissance envers leurs anciens maîtres, lâche les propriétaires à l'ancienne mode lorsqu'une nouvelle aristocratie économique s'installe ; qui revend les cierges que les pauvres Indiens superstitieux lui ont apportés et se livre à de perpétuels marchandages. Mais Montoya et Penafiel éveillent, sinon des filambés de sympathie, tout au moins de brefs éclairs de pitié ou de compréhension. Si le noir demeure noir, Jorge Icaza sait de temps en temps laisser filtrer sur lui des rais de lumière.

L'un des personnages épisodiques et pourtant essentiels, Lucas de Penafiel, fils de famille ruiné, conquis par les idées progressistes, est loin d'être dénué de complexité. Ranceur et romantisme se mêlent curieusement dans les pages d'un futur roman qu'il déchire afin de marquer sa décision de ne plus s'occuper de politique, de rompre avec son passé, tout son passé. Mais cette décision, si fermement prise, pourquoi ne la respecte-t-il pas ? Peut-être parce que sa nomination comme instituteur dans le village proche de l'hacienda de Montoya le coupe de ceux qui ont orienté son évolution, mais pour le mettre en contact avec une réalité qui vous force dans vos retranchements, qui oblige tout individu normal à réagir. A réagir avec violence.

La lumière jetée par Jorge Icaza sur cette réalité est trop forte pour que le lecteur ne se sente pas bouleversé. Le style très dépouillé (la traduction de Lucie Sobol est excellente) loin de donner une certaine sécheresse au roman, en accentue la vigueur et l'on admet tout naturellement que le narrateur ne demeure pas impersonnel, simple enregistreur. Le « je » qui se cache sous le « il » ressemble plus au scientifique décrivant une expérience qu'au créateur qui nous force à partager son optique tout à fait individuelle, afin d'étayer une démonstration. Il est assez curieux que ce même « je » au langage si strict ait su créer des images d'une telle luxuriance, des tableaux où la caricature devient gargantuesque, mêler les demi-teintes aux couleurs violentes largement déployées, rendre le réel hallucinatoire. Oui, *Cholos* est bien un grand livre et Jorge Icaza un grand écrivain.

Bien que la nostalgie qui teinte *Le Chemin* soit éclairée par un sourire d'enfant, *Cholos* est peut-être de ces trois romans, celui qui nous donne l'impression que ces villages ne sont pas condamnés à être toujours aussi pauvres, aussi tristes.

(1) Gallimard, 1938.

(2) Voir ci-contre l'interview de Miguel Delibes, par Claude Couffon.

8

# ARGUS de la PRESSE

Tél. PRO. 16-14  
37, Rue Bergère, PARIS (9°)

---

N° de débit.....

REVUE DE PARIS  
114, Champs Elysées, VIII°

OCTOBRE 1959



## LE CHEMIN

par Miguel DELIBES,  
traduit de l'espagnol par M.-E. Coindreau  
(Gallimard)

**V**OICI un livre délicieux que les amateurs de « vies enfantines » apprécieront. Sans prétention à l'analyse, Miguel Delibes conte l'enfance villageoise de Daniel le Hibou que son papa envoie pour étudier à la ville voisine. Bien certain de porter en lui le destin d'un Candide, le Hibou se soumet non sans avoir évoqué durant toute une nuit ses souvenirs de bon garnement. Ce sont ces souvenirs tendres ou batailleurs que l'auteur nous livre avec un humour souvent cocasse. Il est impossible de résister à German le Teigneux, à Uca-Uca, la petite fille amoureuse, et à Roque le Bouseux, sorte de Grand Meaulnes espagnol et rouquin. Il faudrait aussi parler de l'oncle Aurelio, de la Mica et de la Guigne, mais ce serait trahir ce « petit monde » qui n'est pas sans rappeler celui de don Camillo.

FRANÇOISE MANTRAND



# QUELQUES ROMANS

## traduits de l'espagnol



LES romans espagnols, récemment traduits en français, marquent-ils un progrès dans la connaissance de l'œuvre et du génie propre de l'Espagne ? Oui, mais dans une certaine mesure seulement ; des tranches de vie, les réactions typiques devant les problèmes humains, sont autant de témoignages qui nous aident à la compréhension totale et difficile d'un peuple étranger. Tel, ce récit, *le Chemin* (1), fin et charmant, plein de réalisme et d'humour, dans lequel Miguel Delibes fait défiler devant nous les habitants

d'un petit village de Castille. Le « chemin », c'est celui que le Seigneur a tracé pour chacun de nous. Malheur à qui s'en écarte, comme va le faire Daniel, que son père envoie étudier à la ville, alors que son « chemin » était de rester au village, au sein de cette nature rude et belle dont il vivait et parmi cette population réduite, mais si humaine et si castillane ! Les personnages, qui nous font sourire et nous émeuvent, sont vus par trois enfants qui s'éveillent à la vie, et c'est à travers leur vision à eux que nous les voyons vivre. Et je défie le lecteur de ne pas sympathiser avec les Guignes, vieilles filles acariâtres ; les Lapines, demoiselles de poste ; don Ramon, le pharmacien-maire ; Pancho, le mécréant, et Gérardo l'Indien, qui a émigré en Amérique. Ils ne font qu'un avec le terroir et en ont l'âpre saveur.

Rafaël Sanchez Ferlosio est apprécié dans son pays. Bien plus qu'un romancier, c'est un peintre de mœurs qui sait voir et souligne le détail qui fait tache, l'attitude révélatrice. Son dernier ouvrage, *les Eaux du Jarama* (2), a obtenu le prix Nadal, le Goncourt espagnol. Ici, l'action est nulle. C'est tout simplement une journée de dimanche, passée sur les bords du Jarama, à 16 kilomètres de Madrid. Onze garçons et filles, joyeux, excités, viennent s'offrir le repos du septième jour, avec l'ardeur et l'entrain des jeunes. C'est frappant de naturel et de vie ; le dialogue des jeunes gens est d'une entière vérité. Le soleil brûlant, le chemin poudreux, le paysage caniculaire concourent à rendre attrayant le petit café de Mauricio, où se rencontrent les caciques de l'endroit, le coiffeur, le garde-barrière, le maçon, qui semblent descendus d'un tableau de Goya.

Mais la fin de ce dimanche ne sera pas comme les autres. Une des jeunes filles se noie. Ses camarades l'ont vue se débattre ; quand on a repêché son corps, elle était morte. Un doute plane sur les circonstances de cette noyade tragique. En ces quelques heures, grâce au talent de l'auteur, nous avons vu vivre la jeunesse d'Espagne.

Plus dur, plus semblable à l'inquiétude d'aujourd'hui, plus envahi par le parti pris de l'horreur, Ro-

dolfo L. Fonseca, dans *les Prés ont assez bu* (3), nous offre, une fois de plus, ce qui est le leitmotiv de notre génération : le malheur sans espoir, la misère morale et matérielle. Un pauvre enfant, victime de l'inconduite de sa mère, fait connaissance trop tôt avec la turpitude humaine. Fuyant son foyer déshonoré, il affronte l'existence, seul et le dégoût au cœur. Chemin faisant, il rencontre le vice, la lâcheté ; il risque de glisser lui-même jusqu'au crime. Enfin, comme « un pré trop irrigué », il revient chez lui. Il retrouve sa mère, asservie par le vice, mais malade et bientôt mourante. Sa mère morte, le jeune garçon recompose, dans son for intérieur, l'image idéale de la mère dont il a besoin pour vivre. L'auteur fait preuve de bon goût en gardant une certaine mesure dans la description de scènes réalistes et brutales. C'est un récit d'un style dépouillé, sans emphase, laissant aux faits eux-mêmes toute leur triste clarté.

Il y a des meurtres pratiquement invisibles et qui ne tombent sous le coup d'aucune loi ; tel est celui que nous conte, dans *le Ravin* (4), Nivaria Tejada, jeune romancière et poétesse cubaine. Pour la petite fille entre 6 et 10 ans, qui est l'héroïne de ce roman, la guerre civile espagnole, c'est l'éclatement brutal d'un monde jusque-là paisible et heureux ; c'est avant tout un père qu'on lui arrache pour le jeter en prison. Ce père, soleil de qui l'enfant recevait lumière et chaleur et bonheur de vivre, qu'elle retrouve paralysé par l'angoisse, derrière les barreaux d'une cellule, les barbelés d'un camp, et qu'elle ne cesse d'imaginer couché au fond d'un ravin. Petit à petit l'âme chavire ; c'est comme si elle s'obscurcissait de jour en jour, s'émiettait à force de buter contre le même incompréhensible obstacle.

Ces quatre romans ont été écrits par des Espagnols. Ils ont ceci de commun : la note juste dans le comportement et les réactions des héros.

Concha BERNOVILLE.

(1) Gallimard ; traduit par M. E. Colindreau. 280 pages. 850 francs.

(2) Gallimard ; traduit par Francis Reille. 382 pages. 1 200 francs.

(3) Albin Michel ; traduit par Denyse Eyquem. 248 pages. 780 francs.

(4) Julliard ; traduit par C. Couffon. 196 pages. 690 francs.

# NGERS

10

## LE CHEMIN



par Miguel Delibes

**A** la veille de partir pour la ville où il doit être interne dans un collège, un petit garçon se demande si le chemin choisi par son père est le bon chemin. Dans son lit où le sommeil le fuit, il revoit les menus événements qui bouleversent ou animent son village natal, au nord de la Castille. Faits et gens apparaissent à travers la vision qu'en peut avoir un enfant, et cet aspect séduit le lecteur dès les premières pages. On fait la connaissance de Paco le forgeron, de Pancho le mécréant, de German le teigneux. On évolue au milieu d'un petit univers qui se suffit à soi-même et qui suffirait au bonheur de Daniel le Hibou, le petit garçon que n'attirent ni le collège ni la ville.

Poésie du quotidien, magie des mots, des plantes, des bêtes, tels qu'ils apparaissent à Daniel : grand bonheur des ciels purs, joie des évasions imaginaires, existence, simple en surface seulement, des villageois, opposée dans l'imagination enfantine à l'enfer de la ville, des études, de ce que le père appelle « progresser ». Point de vraie intrigue, mais des réminiscences, des confrontations, des souvenirs, des amours enfantines, et lorsque s'achève la nuit d'insomnie, Daniel sait que le chemin choisi par son père n'est pas le bon chemin.

On ne peut résumer en quelques lignes un ouvrage de cette qualité sans le trahir, car l'essentiel est dans la manière dont Miguel Delibes traite son récit. Le charme qui se dégage de ces pages parfaitement traduites par M.-E. Coindreau participe d'une noblesse de cœur que l'on ne saurait analyser : on en subit les sortilèges sans que jamais se relâche l'intérêt du lecteur. — (Gallimard.)

Véra VOLMANE.



EUNACADELIBLES  
Miguel Delibes

faisant ses aspirations les plus profondes — ou mourir ». Il choisit de se ressaisir, dans un dénouement qui par bonheur n'en est pas un et laisse subsister l'interrogation d'une quête jamais achevée.

Le récit est adroitement mené. Sans doute, à la longue, la privation de cigarettes pouvait-elle paraître artificielle. Cette difficulté n'a pas échappé à l'auteur, qui l'a tournée d'une manière satisfaisante pour l'esprit : en effet, tandis qu'au début de l'action la cigarette se refuse à Larino, bientôt c'est Larino qui se refuse à la cigarette et, préférant l'analyse à l'assouvissement, prolonge de lui-même son épreuve.

Le personnage de Larino offre un double intérêt : tel qu'il est, il nous attache par une sincérité sans complai-

sance, par son expérience de l'humiliation (dans la scène avec le chef de service notamment), et de la culpabilité (voir le curieux épisode de la cigarette sous le porche), enfin par son effort pour mordre de nouveau à la vie. Plus généralement, il nous permet de mieux comprendre l'homme de quarante ans — si toutefois ce n'est pas un mythe —, ses découragements, ses élans.

D'une exigüité toute classique, l'action se réduit à une crise morale qui se déroule en moins de vingt-quatre heures. La probité fait le prix de l'écriture aussi bien que de l'analyse, et le sarcasme, souvent, donne le change à l'émotion.

LUCETTE FINAS

## Le merveilleux de l'enfance

LE CHEMIN, de Miguel Delibes,  
traduit de l'espagnol par M.-E. Coindreau (Gallimard)

EXISTE-T-IL un véritable amateur de romans qui ne ressente de temps à autre la nostalgie des livres qu'il lisait dans son enfance ou les premières années de sa jeunesse ? Qui peut se souvenir sans regret des heures passées en compagnie du *Grand Meaulnes* ou de *L'Ami Fritz*, et peut-être aussi, bien qu'il soit moins connu, du délicieux *Peau-de-Pêche* de Gabriel Maurière ? Si donc, arrivé à un certain âge, on résiste à la tentation d'ouvrir à nouveau les livres qui nous ravirent, c'est parce qu'on sait bien qu'ils ne nous livreront plus rien de ce qui faisait leur séduction. Constitués des mêmes éléments, l'univers des enfants et celui des « grands » sont néanmoins inconciliables, les « grands » ayant perdu cette qualité essentielle des enfants : le don de l'émerveillement.

Le mérite de Miguel Delibes, dans *Le Chemin*, est précisément d'avoir su recréer pour le lecteur d'âge mûr le merveilleux qui émane des livres d'enfants. L'entreprise était périlleuse. Comment évoquer le charme de la vie quotidienne sans tomber bientôt dans le plus banal des conformismes ? Comment réveiller la tendresse et la fraîcheur qui sommeillent dans le cœur des hommes sans jamais faire appel à la sensiblerie ? Il fallait un pouvoir de poésie authentique, beaucoup d'humour et d'habileté romanesque pour éviter de tels dangers. Miguel Delibes, possé-

dant ces ressources, a écrit un livre enchanteur, baroque et spirituel, d'une incomparable qualité de style.

*Le Chemin*, comme les rares ouvrages dont tout l'intérêt est dans l'art du récit, est un livre qui ne se résume pas. Contentons-nous de dire qu'il est l'histoire de trois enfants dans un petit village du nord de la Castille, entouré de prairies et de champs de maïs. Livrés à eux-mêmes, les trois compagnons, Daniel le Hibou, le fils du crémier, Roque le Bouseux, le fils du forgeron, et German le Teigneux, le fils du cordonnier, découvrent au fil des jours les secrets du monde et des hommes qui les entourent. Avec l'insouciance propre à leur âge, avec aussi la désinvolture des gamins habitués à courir par monts et par vaux, ils observent les événements du village et parfois même les provoquent. Inconsciemment, ils suivent leur « chemin », c'est-à-dire celui que Dieu, si l'on en croit l'auteur, a tracé pour chacun de nous. Chemin qui les conduira vite — à l'exception de German le Teigneux, tué accidentellement — au seuil de la maturité...

« Partout où il y a des enfants — a écrit Novalis — il existe un âge d'or ». Nul romancier mieux que Miguel Delibes n'aura, semble-t-il, illustré cette formule.

CLAUDE COUFFON



13

3

" Les  
lettres  
nouvelles "

11

ON fait en ce temps-ci, dans l'édition parisienne, une place importante aux jeunes romanciers espagnols. Nous avons appris à connaître certains d'entre eux grâce à l'initiative de M. Maurice-Edgar Coindreau, qui a entrepris, voilà deux ou trois ans, de les révéler au public français. En commençant par traduire l'admirable *Jeux de mains* de Juan Goytisolo, il nous a fait lire un des livres les plus remarquables de ces dernières années. Il y a d'autre part les Espagnols émigrés en France dès leur jeune âge, et pour qui le français est devenu une seconde langue qu'ils écrivent directement. Bref il arrive, comme aujourd'hui, que nous voyions paraître simultanément quelques-uns de ces romans qui émanent de la même race d'écrivains et de la même génération.

Je me méfie d'ailleurs de ce que ce mot de génération peut nous imposer d'idées toutes faites sur les tendances littéraires. C'est un mot trop commode, qui favorise souvent des classifications arbitraires. Mais, en l'espèce, les dates de naissance font de ces jeunes hommes un rassemblement qui les a jetés presque au même âge dans le drame de la guerre civile. Miguel Delibes est né en 1920, José-Luis de Vilallonga aussi, Rafael Sanchez Ferlosio en 1927, Juan Goytisolo en 1931, Arrabal en 1932. C'est-à-dire que les aînés étaient des adolescents quand la guerre a éclaté, et que les plus jeunes alors sortaient à peine de la première enfance. Comment ils ont été marqués par cette crise initiale, tous leurs livres en témoignent. Ils n'ont pas fait la guerre, ce qui leur a épargné toute tentation d'en tirer une littérature de souvenirs — littérature généralement médiocre, comme on sait. Au surplus une telle tentation était loin de ce qu'ils avaient éprouvé comme un terrible avènement de la vie. Il y a, dans toute vision du monde par l'enfance, un instant unique. Cet instant-là fut pour les enfants d'Espagne celui d'un monde où chancelait la foi en l'homme. Jetés hors du village, de la maison, souvent de la famille, ils furent des enfants pour qui les hommes qui s'appellent le père, le maître, le guide, tuaient ou mouraient dans des fusillades, échangeaient des torches et des bombes, tournaient en massacre leur exigence du sens de la vie. Certaines obsessions sont décisives pour orienter les consciences, dans les sociétés humaines : dans l'ordre chrétien, par exemple, c'est le péché originel ; dans le monde que grève la condition prolétarienne, c'est l'injustice sociale. Pour la jeune génération espagnole, la guerre garda le visage d'une fatalité qui tourne en dérision atroce la condition humaine. A l'âge où les enfants, avant que la vie leur apprenne à devenir des hommes, se font de l'homme l'idée qu'ils rêvent, ce

rêve a été déchiré par l'inhumain. Le chapitre de l'enfance, qui a dans la littérature contemporaine l'importance que l'on sait, a là un épisode marquant et tragique : « le grand Meaulnes » en Espagne a été moralement assassiné. Le paradis des amours enfantines a subi l'irruption et l'invasion de la mort.

En écrivant ces lignes, je suis au cœur du roman de Juan Goytisolo, *Deuil au Paradis*. C'est l'histoire d'un groupe d'enfants qui, réfugiés de divers endroits, ont formé une petite bande dans le village de Catalogne où ils se sont trouvés réunis. Quand les républicains battent en retraite et avant que les franquistes ne soient installés, ces enfants sont un moment maîtres du village, ou se conduisent du moins comme s'ils l'étaient. C'est-à-dire qu'ils ont des jeux féroces, à l'image de la vie qu'ils ont connue. L'un d'eux paraît suspect aux autres ; le chef de la bande le fait exécuter avec des pistolets qu'ils ont volés. Tout le roman est fait de l'histoire de ce meurtre, seule réalité peut-être entre des générations diversement égarées : les vieillards, perdus dans des souvenirs inactuels, l'homme et la femme qui auraient l'âge de vivre et d'aimer s'ils n'étaient pas broyés par la guerre, enfin et surtout les enfants, qui ne savent jouer à la vie d'homme que sur le thème de la mort.

Ce roman parut en Espagne en 1955, un an après *Jeux de mains*. Il est considéré généralement comme supérieur à ce premier livre. M. Coindreau, pour sa part, a parlé d'un progrès sensible, pour ajouter : « ... Composition plus ferme, poésie plus profonde et plus constamment soutenue sans qu'en souffre jamais l'intensité tragique d'un réalisme brutal... » Dirai-je que mon impression est tout autre ? Il y avait dans *Jeux de mains* une intensité dont je n'ai pas du tout souffert. Bien plus les personnages, dans leur vie romanesque, étaient liés à la fatalité par une nécessité qui semble dépasser l'auteur lui-même, et qui fait les romans de grande classe. Je ne retrouve pas, dans *Deuil au Paradis*, ces obsédantes figures humaines. La tragédie de l'enfance dévastée par une crise de l'humanité m'est apparue, le livre achevé, comme au terme d'un exposé bien fait, qui a pris l'art romanesque comme instrument. Le petit cadavre de l'enfant assassiné ne polarise que trop peu le drame, envahi par les histoires trop longues des vivants surannés. Le premier roman de Juan Goytisolo m'avait donné un choc. Le second me laisse en attente des livres qui suivront.

Ce sont encore des enfants qui sont les acteurs du roman de Miguel Delibes, *Le Chemin*. Mais la guerre ici n'intervient plus. Je fais mention de ce livre par souci d'être aussi complet que possible.

# LES LIVRES 12

MD

par ANDRÉ ROUSSEaux

## Les jeunes Espagnols

Mais il ne m'a pas retenu beaucoup, pas plus que, du même auteur, *Sissi mon fils adoré*, qu'on nous avait fait connaître l'an dernier. Dans *Le Chemin*, un petit village du Nord de la Castille est, pour trois enfants, le théâtre de quelques fredaines. Le monde des grandes personnes, que le curé domine de son autorité débonnaire, se réfracte dans leur jugement, où la naïveté ne va pas sans malice. Il faudrait admirer ici, nous dit-on, un mélange de poésie et de réalisme. Mais jusqu'à présent Miguel Delibes n'est pas, parmi les jeunes écrivains espagnols, un de ceux qui pour moi s'imposent le plus.

Avec le roman d'Arrabal, *Baal Babylone*, nous revenons, en toute intensité, au drame de l'enfance marquée par la révolution. Nous passons aussi à un livre écrit directement en français, par un des plus jeunes romanciers de sa génération. Arrabal, né au Maroc espagnol en 1932, est venu à Paris en 1955. On nous informe que son père anarchiste fut victime de la guerre civile. Il y aurait donc le roman de l'enfant pour qui le souvenir de son père est une sorte de vision irréelle, qu'il doit défendre contre la mise en ordre où son éducation est intégrée. « Baal », c'est lui, c'est le nom que sa mère catholique donnerait volontiers à cet enfant issu de la Babylone qu'est pour elle l'Espagne républicaine. Mériterait-il une telle imprécation ? Il n'est pas insoumis au conformisme qui l'encadre obstinément. Il écoute les plaintes de sa mère contre ce père dont elle voudrait tuer jusqu'à l'image dans l'âme de l'enfant. Il y répond même par un acquiescement docile. De même il est complice de cette tante Clara qui invente d'inquietantes flagellations pour fleurir de masochisme une dévotion forcenée. Il y a tout le trouble de l'âge incertain dans ce drame d'une enfance partagée. La connivence, que l'on tait, avec le désordre de la nature joue double jeu avec la bonne conduite acceptée, de même que la fidélité intérieure au père anarchiste accompagne en secret la soumission à la mère

rigoriste. Mais au prix de quel déchirement, et peut-être de quel jugement qui se retournerait contre cette mère en vengeur ?

La beauté de ce livre pourrait être que toute l'Espagne elle-même, violente et divisée, est présente dans cette enfance douloureuse. Mais l'ouvrage est desservi par l'art de l'écrivain. Il a la forme d'un monologue imaginaire, où l'enfant s'adresse à sa mère en une prose pseudo poétique. Maint chapitre affecte de chanter une sorte de litanie. Cette tentative artificielle n'est pas heureuse. Il reste que, dans le domaine tragique de l'enfance espagnole, nous avons là un des livres les plus caractéristiques qui aient été publiés.

J'ai gardé pour la fin deux livres qui me paraissent surpasser les autres. D'abord, *Les Eaux du Jarama*, de Rafael Sanchez Ferlosio. On nous avait donné de cet écrivain, l'an dernier, un autre roman que j'avais peu apprécié. Celui-ci est une réussite remarquable. Il n'y est plus question de la guerre. Rien d'autre qu'une journée de vie au soleil, une journée d'été, ombrée seulement par le passage du destin. C'est un dimanche, à seize kilomètres de Madrid, entre une guinguette et une rivière, le Jarama, où l'on vient pour se baigner : une sorte de Nogent-sur-Marne de la banlieue madrilène. Le cabaret s'emplit de ses habitués. Une bande de jeunes gens, cinq garçons, quatre filles, arrive de la ville, à moto ou à pédales. Petit monde joyeux d'échapper pour un jour à la servitude de la boutique et de l'atelier. Le roman est tissé de leurs rires et de leurs dialogues au bord de l'eau. Propos sans intention et sans portée, mots d'une insignifiance innombrable, avec, en contrepoint, les autres conversations banales des buveurs dans le café. Cela pourrait être long, insipide, inutile. C'est tout près de l'être souvent. Mais c'est le bruit que font des voix humaines dans un jour de lumière et de chaleur, tandis que les heures coulent comme les eaux de la rivière. S'il y a des caractères, dans ce monde bruyant

et bariolé, leurs traits se dessinent furtivement, comme cela se voit dans la vie, par une parole, par un geste. Alors, sous les mots de tous les jours et de toutes les minutes, paraît un être dont le passage en ce monde a sa tonalité.

Et puis, le destin d'un des jeunes gens est de ne pas rentrer à la maison, ce soir-là, après le beau dimanche. Ils sont trois ou quatre à vouloir une dernière baignade au clair de lune. Une des filles s'y noie. Le beau dimanche finira pour elle sur le marbre de la morgue, tandis que les autres roulent vers Madrid en désarroi ; tandis que le cabaretier éteint sa lumière et ferme sa porte. On voudrait alors reprendre le livre au commencement, pour relever les mots — sans importance, bien sûr — semés par cette jeune fille dans les heures anodines de la mort cernait déjà. Je me souviendrai de ce roman comme du célèbre tableau de Goya, au Prado, où l'on voit aussi des gens se reposer et se divertir sur un rivage, en vue de Madrid au loin.

José-Luis de Vilallonga est connu chez nous : comme romancier, notamment pour *Les ramblas finissent à la mer*, au théâtre comme auteur, au cinéma comme acteur. Il écrit directement en français. Son nouveau roman, *L'Homme de sang*, témoigne non seulement de son talent, mais de sa maîtrise. Mais n'y a-t-il pas aussi du métier bien tenu en main dans cette autorité si sûre d'elle-même ? Une qualité professionnelle de grande classe domine un peu trop les perfections techniques de ce roman-là.

L'obsession de la guerre civile y est de nouveau présente. Le héros — c'est lui « l'homme de sang » — a été l'un des chefs des milices républicaines. Il a fui vers la Russie quand ses partisans ont été vaincus. Déçu par le communisme, il revient vingt ans plus tard, en quête de l'aventure qui a mis jadis son rêve en action. A Paris, il veut renouer avec d'anciens compagnons, avant de rentrer en Espagne comme dans un brasier qui n'est sûrement pas éteint. Mais les combattants d'autrefois sont pires que des morts : des bavards stériles. Il faudrait que Francisco ressuscite aussi l'amour de Soledad : cela encore est une imposture. Quelle fut la part de l'illusion dans l'héroïsme ? Pour forcer l'illusion malgré tout, Francisco s'offre à la mort les mains nues.

Mon résumé tombe dans la platitude. Il a fallu la mise en œuvre de Vilallonga pour monter sur ce scénario un livre nerveux, coloré, dont tous les tableaux se mettent en place avec éclat. Mais ce romanesque très bien fait ne va-t-il pas jusqu'à tenir la place de ce qu'on le voit animer ? On a bien senti que l'héroïne du livre est l'Espagne elle-même, fière et féroce, ardente et désespérée, sans par-

don pour nulle offense, qu'elle ne saurait arracher à l'absolu. C'est ce que doit symboliser le personnage de Soledad, avec l'histoire de sa vengeance inexpiable. Mais ici le jeu de l'amour et de la mort est au bord du mélodrame. Si je disais que ce roman peut faire un bon filon à succès, j'en indiquerais à la fois les qualités et les limites.

Je suis sensible à l'intérêt passionné que M. Jean Dutourd porte à ma critique. L'auteur du *Bon Beurre* est visiblement dévoré par l'envie que je lui accorde autant d'importance que j'en ai donné à des écrivains comme Claudel, Péguy, Valéry, Gide, Apollinaire, Martin du Gard, Colette, Giraudoux, Artaud, Eluard, Bernanos, Saint-John Perse, Breton, Char, Faulkner, Malraux, Camus... J'en passe, de toutes catégories. Mais je ne vais pas recopier les sommaires de mes articles et les tables de mes livres. Le dépit de ne pas être introduit parmi ces notables et ces illustres jette cependant M. Dutourd en quelques égarements, quand il me déclare porté « invinciblement à caresser les cornegidouilles et les hippopotames, à [me] pencher avec adoration sur les insectes à demi morts de la littérature », ou quand il prend en pitié mon « amour pour les déshérités, les humbles, les égarés et les idiots ». Je vous laisse le soin de recenser, dans la liste ci-dessus, les hippopotames, les idiots et les insectes agonisants. On savait bien que M. Dutourd est ignorant de beaucoup de choses. Mais, quoi qu'il eût fait, on ne pensait pas qu'il fût à ce point étranger à la littérature.

Pourquoi cette diatribe en hors-d'œuvre dans un livre qui prétend avoir pour sujet Stendhal ? Parce qu'il faut bien mettre quelque chose dans le livre, quand le sujet échappe à son auteur. L'ouvrage dont M. Dutourd nous monte un faux semblant, à grands coups d'insolences et de digressions, avait été fait une fois par *Cœur de Stendhal* d'Henri Martin. C'est pourquoi M. Dutourd s'applique à démolir Martineau, dans l'ambition de mettre à sa place. Cette besogne de phage donne à penser sur l'homme très qui en use. Mais gardons-nous de lever la voix, à propos d'un volume un peu de poids : un petit Dutourd s'en va.

André Rousseaux

Juan Goytisolo : *Deuil au Paradis*, trad. par Maurice-Edgar Coindreau, éd. Grasset.  
Miguel Delibes : *Sissi mon fils adoré*, trad. par J.-Francis Reille, préface de Coindreau, éd. Grasset.  
Arrabal : *Baal Babylone*, trad. par J.-Francis Reille, éd. Grasset.  
Rafael Sanchez Ferlosio : *Les Eaux du Jarama*, trad. par J.-Francis Reille, éd. Grasset.  
José-Luis de Vilallonga : *L'Homme de sang*, trad. par J.-Francis Reille, éd. Grasset.  
(Ed. du Seuil.)